



*Reliquaire du lait de la Vierge*  
Atelier d'Oignies, après 1243.  
Namur, TreM.a.

Don des Sœurs de Notre-Dame de Namur, coll. Fondation Roi Baudouin, inv. n° TO16.  
Classé le 26 janvier 2010 (M.B. 27/04/2010).

# DES RELIQUES AUX TRÉSORS

## DE LA MATIÈRE HISTORIQUE À L'ART SACRÉ

Philippe GEORGE\*

La relique est devenue un objet historique. Les reliques ouvrent un nouveau, vrai et immense champ historique. En 397, saint Augustin employa pour la première fois le mot « reliques » dans le sens général qu'on lui prête de nos jours, à savoir les restes sacrés du Christ, des saints et des bienheureux, et par extension les objets sanctifiés par leur contact.

Dès le Moyen Âge, les critiques contre les abus en matière de reliques se sont multipliées, la Réforme amplifia largement les attaques, la Révolution détruisit les trésors d'orfèvrerie et, *in fine*, la science moderne porta le discrédit scientifique sur les croyances liées à certaines pièces encore conservées. Il faut bien reconnaître le farfalu de nombreuses d'entre elles : à Salzinnen, la mention au XVIII<sup>e</sup> siècle d'une plume de l'ange Gabriel est à cet égard truculente.

L'évolution des sciences ces dernières décennies et les nouvelles analyses rendues possibles permettent, pour la première fois, d'explorer les origines des plus anciennes reliques. Pourtant n'y-a-t-il pas un peu d'impudeur, un soupçon de nécrophilie, une curiosité inconvenante de déranger ainsi les cadavres ? Et quand il s'agit de reliques non corporelles a-t-on le droit d'en sacrifier une partie infinitésimale pour en savoir davantage ? De pénétrer dans l'intimité du saint, d'analyser certains de ses objets familiers ? Avec le respect pour la foi et l'accord de l'Église, il n'est pas inutile historiquement de confirmer la maladie d'un saint, son handicap, sa parenté... et les objets-reliques doivent encore révéler tous leurs secrets. Les reliques chrétiennes font partie de notre patrimoine culturel et leur étude est d'un intérêt général.

### **L'histoire des reliques depuis l'Antiquité tardive**

La relique est un objet défini par rapport aux sens : c'est le substrat à travers lequel s'exerce la puissance divine qui opère des miracles. Des étapes jalonnent l'établissement du culte des saints. Les premiers chrétiens ont rendu hommage à leurs proches décédés, en préférant l'inhumation à l'incinération. À Smyrne, dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, les fidèles déposent les restes de leur évêque martyr Polycarpe et en commémorent la mémoire. Ils inaugurent ainsi le long processus du culte des reliques et de sa composante liturgique. D'autre part, la première mention datée d'une invention inspirée de reliques corporelles remonte à 379. La Passion du Christ a fait de Jérusalem un terrain fécond pour l'acquisition de reliques, plus largement la Terre Sainte et les



*Croix-reliquaire à double traverse*

Atelier d'Oignies, vers 1230.

Namur, TreM.a. Coll. Société archéologique de Namur, inv. n° 23.

Classée le 26 mars 2010 (M.B. 28/09/2010).

pèlerinages qu'elle suscita, sur les pas des héros de la Bible, dans ces lieux saints si bien inventoriés par Pierre Maraval. Vers 325 Constantin s'y intéresse, inaugurant une première archéologie sacrée avant de faire construire des bâtiments pour mettre à l'abri les souvenirs terrestres du Sauveur. Byzance prit le relais. Vers 630 l'empereur Héraclius s'empare de la Sainte Croix. Les byzantins viennent faire leur marché de reliques au Proche Orient et y acquirent celles qui protègent les murs de leur capitale.

Les reliques furent fragmentées et dispersées. En Occident dès le VIII<sup>e</sup> siècle commence la grande sédimentation des corps saints : leurs multiples parcelles voyagent. Les saints locaux furent aussi vénérés. Les principaux et plus anciens trésors de reliques sont fondés sur des corps entiers, le *corpus integrum* du saint patron, évangélisteur, fondateur voire martyr : le saint est élevé sur l'autel, « translaté » dans des châsses et promené en procession pour les grandes causes. Les historiens oublient souvent aussi qu'une ville est un lieu de culte. Les grands centres de pèlerinages (Saint-Martin de Tours, Aix-la-Chapelle, Saint-Jacques de Compostelle...) vont aussi distribuer des reliques réelles ou représentatives.

Autour de l'an mil, les reliques sont partout présentes et occupent une place centrale dans la vie religieuse des fidèles. L'Église ne pouvait que s'en réjouir dans la mesure où leur diffusion avait constitué un puissant instrument de christianisation

pour la société occidentale. La géographie de la foi se dessine aussi à l'aide de ces inventions et translations de reliques, quêtes et voyages, cadeaux et dons de reliques, mais aussi avec les vols de reliques.

## L'art des reliquaires : la richesse et l'émotion du sacré

Les reliques sont parées des matières les plus nobles et leur culte encourage pleinement le développement des arts précieux. Les reliques sont un capital en puissance. On oublie souvent qu'elles-mêmes ont été quelquefois achetées à prix d'or, ce qui donne aussi une idée de la valeur que l'on y attache. Où donc est le vrai trésor : la relique, l'or ou l'art ? La question est ancienne : elle relie passé et présent. Le trésor d'église devient la mémoire et la conscience historique et artistique d'une ville ou d'une région. Il en conserve les principaux vestiges, les reliques des saints, mais aussi une multitude d'objets des plus variés, collection à la fois spirituelle et matérielle, annonciatrice du musée, conservatoire privilégié de l'art. Le trésor de reliques est constructeur d'identité, du corps saint à la collection de reliques.

Le reliquaire portatif d'Andenne (Namur, Musée diocésain-Trésor de la Cathédrale) est le témoin de l'orfèvrerie religieuse mérovingienne, le plus réputé du pays selon Jean-Claude Ghislain. Le petit édicule rectangulaire contenait seize reliques emballées dans des tissus de haute époque dûment authentifiés, depuis les premières expertises paléographiques d'André Dasnoy en 1958.



*Reliques contenues dans la châsse reliquaire d'Andenne*

Premier tiers du VIII<sup>e</sup> siècle.

Namur, Musée diocésain et Trésor de la cathédrale Saint-Aubain.

Coll. évêché de Namur, inv. n° 380.

Classé le 16 janvier 2012 (M.B. 13/03/2012).



*Couronne-reliquaire des Saintes Épines*  
Atelier parisien, premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle.  
Namur, Musée diocésain et Trésor de la cathédrale Saint-Aubain.  
Coll. évêché de Namur, inv. n° 4.  
Classée le 21 décembre 2011 (M.B. 13/03/2012).

Des Mérovingiens aux Carolingiens, l'attrait pour les reliques s'est transmis et maintenu. Le « moment carolingien » est fondamental, comme dans d'autres domaines, dans la construction de structures pérennes. Les Francs se sont emparés de ces objets sacrés qu'ils ont substitués aux amulettes et autres fétiches, en conciliant foi chrétienne et croyances profondes du peuple. Les pèlerinages s'organisent. Au nord de la Gaule est frappante la concomitance des cryptes avec l'importance en nombre des reliques et reliquaires. L'adaptation architecturale est souvent en parallèle à un « chantier d'écriture hagiographique ». La richesse de l'hagiographie en nos régions n'est plus à faire. Les « fous de reliques » furent aussi des réformateurs monastiques comme Gérard de Brogne († 959), cher à Dom Daniel Misonne, ou Poppon de Stavelot († 1048). Le mouvement progressif de l'élévation et du transfert des reliques au voisinage de l'autel majeur prend le relais. Elles sont enfermées dans des châsses et reliquaires, patrimoine majeur de l'art rhéno-mosan des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Après 1204 on peut parler d'un nouveau choc des reliques avec le terrible sac de Constantinople. Les croisades furent un véritable marché aux reliques, d'Orient vers l'Occident vers la patrie d'origine des Croisés.



*Croix-reliquaire à double traverse*  
Atelier d'Oignies, vers 1250-1260.  
Walcourt, Basilique Notre-Dame.

Coll. Fabrique de l'église Saint-Materne de Walcourt.  
Classée le 26 mars 2010 (M.B. 28/09/2010).

Le Trésor d'Oignies a eu la chance de recueillir d'excellentes publications systématiques, depuis la première de Ferdinand Courtoy en 1951. Outre sa richesse et l'apport byzantin, ce qui frappe d'emblée c'est l'anthropomorphisme de certains reliquaires du Trésor (pied, côte) et aussi la spécificité hagiologique des superbes phylactères, des gobelets, vases, pyxides... sans oublier les reliques historiques comme du lait de la Vierge contenu dans cette extraordinaire colombe en argent doré. Walcourt se signale par des reliques de la croix somptueusement serties dans un reliquaire tourelle et dans une croix, la plus grande de cette époque en Wallonie, œuvres d'une grande homogénéité stylistique et sans doute sorties de l'atelier d'Oignies vers 1250. « La préciosité symbolique (de cette dernière) est accentuée par les nombreuses reliques qu'elle renfermait en plus de celles de la Vraie Croix » (Robert Didier), associant une double fonction de croix d'autel et de reliquaire.

Le « reliquaire » de Charles le Téméraire (or et émaux, vers 1467, Trésor de Liège) est atypique : à genoux le duc de Bourgogne tient en mains un reliquaire et est présenté par saint Georges debout, patron des chevaliers. Le petit reliquaire contient un doigt de saint Lambert. Les iconographies de donateurs tenant en mains des reliques sont



*Ostensoir-reliquaire*  
Anonyme. Bruxelles, vers 1457-1460.  
Hal, Basilique Saint-Martin.  
Coll. Fabrique de la basilique  
Saint-Martin de Hal.



*Calvaire-reliquaire de la Vraie Croix*  
Pays-Bas méridionaux, avant 1479.  
Binche, église Saint-Ursmer.  
Coll. Fabrique de l'église Saint-Ursmer de Binche.  
Classé le 26 mars 2012 (M.B. 27/06/2012).

plutôt rares, mais la singularité de l'œuvre réside ailleurs. Charles veut offrir un ex-voto à la cathédrale « à Monseigneur saint Lambert » et l'ex-voto va peu à peu se muer en reliquaire : la présence d'une relique de saint Lambert dans les mains du duc est significative à plus d'un titre. Au Moyen Âge saint Lambert est considéré comme le véritable propriétaire de la terre de l'Église de Liège et le Téméraire veut signifier aux Liégeois qu'il est devenu le maître du pays. Commande est alors passée à l'orfèvre Gérard Loyet de « l'image d'or ». La restitution réversible entreprise au Trésor de Liège depuis plusieurs années tend à rendre à l'œuvre toute sa splendeur et tout son sens. Les effigies offertes par le duc étaient « le résultat d'une combinaison de dévotion et d'assurance personnelle, de superstition et de vanité : Charles était égocentrique, ambitieux, pieux et plein d'ostentation » (Hugo Van der Velden). Seule l'effigie de Liège a survécu. L'orfèvrerie d'époque fournit quelques beaux exemples d'œuvres apparentées par la technique, le sujet ou l'intention exprimée, dont l'ostensoir-reliquaire de Hal (argent doré) offert par le futur Louis XI ou le calvaire de Binche (or, argent, émaux, perles et pierres précieuses avant 1479) offert par Marguerite d'York. C'est un bijou magnifique que les Binchois portent encore en procession. Il est difficile de croire qu'il servit d'amulette à la duchesse de Bourgogne, même si de temps immémorial les reliques ont été utilisées à cette fin.



*Reliquaire de Charles le Téméraire*

Gérard Loyet, 1467-1471.

Liège, Trésor de la Cathédrale.

Coll. du Chapitre cathédral de Liège.

Classé le 26 mars 2010 (M.B. 27/09/2010).



*Buste-reliquaire de saint Lambert*

Hans von Reutlingen, 1508-1512.

Liège, Trésor de la Cathédrale.

Coll. du Chapitre cathédral de Liège.

Classé le 26 mars 2010 (M.B. 27/09/2010).

L'œuvre conserve un fragment de la Croix et une épine de la couronne du Christ et figure parmi ces joyaux émaillés sur or en ronde-bosse, si bien étudiés par Éva Kovács.

Enfin le crépuscule du Moyen Âge trouve son apothéose vers 1512 dans l'impressionnant buste-reliquaire de saint Lambert (Trésor de Liège), symbole par excellence de la principauté liégeoise, qui abrite le crâne du saint patron.

## **L'anthropologie historique et les reliques : un champ d'études inépuisable**

Les contacts humains sont dépistés à travers les mentions de reliques : elles enrichissent l'inventaire général des échanges culturels et religieux, éclairent la circulation des hommes, des biens et des idées, et complètent l'hagiologie *lato sensu*. Reliques, œuvres d'art religieux et manuscrits hagiographiques ont voyagé et leurs interactions permettent des rapprochements souvent féconds. L'histoire polymorphe des reliques, leur utilisation voire leur exploitation abusive, démontrent l'importance de ces objets sacrés, véritables médias séculaires. Qu'il y ait procédure officielle de reconnaissance



de la sainteté ou *fama sanctitatis* populaire, comme dans beaucoup d'entreprises humaines s'insinuent vite l'instrumentalisation et la propagande. Il ne faut pas oublier aussi les fonctions apotropaïque et thaumaturgique. Les individus qui manipulent ou trafiquent les reliques sont sous les feux de la recherche : les simples ossements révèlent une fonction symbolique et tous les codes qui leur sont assignés depuis le Moyen Âge, en rapport avec les valeurs et les attitudes de la société. Le héros charismatique, la star des sociétés anciennes, le saint est fabriqué et on couche son histoire dans les livres. Avec les reliques, il redevient humain et donne des signes aux croyants. Si lointain est l'écho des temps anciens, dans certains cas le tréfonds humain ressurgit et ressuscite l'attirance irréfragable envers ces téguments, fussent-ils de valeur ou non, tous englobés dans une sainteté si commode, germe de vie et espérance dans l'au-delà.

Et quand les reliques suscitent des vols, l'enquête devient quasi policière. Les *furta sacra* sont même passés dans la littérature romanesque et populaire, relayés par la télévision et le cinéma. Ces déviations historiques du culte des reliques sont à mettre au compte de l'accaparement par les puissants de ces talismans, source de félicité mais aussi de profit. La relique est un instrument de pouvoir, ce « quatrième pouvoir », qui s'insère dans le système de représentations d'une société.

Les liens familiaux peuvent aussi être explorés à travers la diffusion des reliques. Comment ne pas l'avoir à l'esprit avec la couronne de Namur et les saintes épines qu'elle contient ? En 1205, Henri, comte de Flandre et de Hainaut, second empereur latin de Constantinople (1206-1216), envoie deux épines de la couronne du Christ à son frère Philippe comte de Namur. À la même époque survient l'extraordinaire aventure d'une imposture politique, chère à Gilles Lecuppre, où interviennent les reliques, où le sacré est intégré à la sphère laïque : en 1225, un homme se fait passer pour le comte de Flandre et de Hainaut, premier empereur latin de Constantinople, soi-disant de retour de croisade, et met en péril le gouvernement en place de Jeanne de Flandre. L'abbaye Saint-Jean de Valenciennes garda comme reliques des poils de la barbe du faux Baudouin lorsqu'il fut lavé, tondu, rasé et paré comme un comte à son retour. Les habitants de Binche burent même l'eau du bain qu'il avait pris, curieux vinage que ce bain rituel symbolisant le passage de Baudouin de son état d'ermite à la civilisation. Avec une fertile imagination on pourrait imaginer que l'usurpateur fût coiffé d'une belle couronne comme celle de Namur ! C'est quand une volonté de falsification survient que l'on peut mesurer toute la puissance du phénomène du culte des reliques des saints.

À l'instar de la France, la Communauté française de Belgique s'efforce de classer les « biens culturels mobiliers ». En consultant l'inventaire actuel, on constate déjà le nombre important d'orfèvreries en rapport avec les reliques. Cette reconnaissance officielle déploie des moyens administratifs importants alors que sur place les mesures de conservation des œuvres d'art font le plus souvent cruellement défaut, quand la recherche scientifique n'est pas sous-traitée à quelque apprenti sorcier. La clé de saint Hubert a failli en faire les frais. Reléguée pendant des années dans le coffre-fort humide d'une sacristie, elle en était sortie pour être secouée à mains nues devant les

visiteurs de la collégiale Sainte-Croix de Liège pour faire entendre le tintement de la limaille des chaînes de saint Pierre à l'intérieur de sa poignée. Ayant favorisé sa mise à l'abri au Trésor de Liège, l'évêque Monseigneur Delville a utilisé la belle image de « relique sonore ». La sémiotique des reliques et leur histoire sensorielle ont ailleurs retenu notre attention. Leurs rapports aux cinq sens vont du vinage à la peur de toucher les objets sacrés, de la lumière surnaturelle à l'odeur de sainteté. Les reliques sont une des meilleures voies d'accès à cette religion populaire qu'ont cernée avec tant de talent Étienne Delaruelle, Henri Platelle ou André Vauchez.



*Relics Cluster d'Oxford : Ouverture du reliquaire de la côte de saint Pierre (TO5) au TreM.a*

Malgré l'enthousiasme de la recherche, la prudence archéologique est de mise pour inventorier chasses et reliquaires afin d'éviter de sacrifier des pistes qui pourraient être mieux exploitées dans l'avenir. Le *Relics Cluster* d'Oxford, avec l'énergie de Georges Kazan, travaille avec soin et doigté dans ce secteur prometteur. L'histoire polymorphe des reliques, leur utilisation voire leur exploitation abusive, démontrent l'importance de ces objets sacrés et médiatiques. Les reliques amènent à l'histoire totale prônée par Pierre Toubert. Une friche intellectuelle se révèle : « les routes de la foi » chères à Marie-Madeleine Gauthier sont sans cesse redessinées.

Enfin, la vente de reliques, si elle fleurit bon le Moyen Âge, n'en reste pas moins d'actualité, comme en témoignent des annonces dans la presse et sur internet. N'y a-t-il pas eu une vente publique à Namur en 2015 ?

\* C'est pour nous un plaisir de dédier cette contribution à M. l'abbé Jacques Jeanmart dans l'excellent souvenir des expositions du Trésor de Liège auxquelles il a si aimablement prêté en toute confiance les œuvres du Musée diocésain et du Trésor de la Cathédrale de Namur. Par facilité, on nous permettra de renvoyer à notre ouvrage sur les reliques, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions du CNRS, 2018.